

La honte, indélébile

La société comme verdict de Didier Eribon, Fayard, « À venir », 276 p.

Retour à Reims de Didier Eribon, Fayard, « À venir », 247 p.

Anne-Marie David

Number 249, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David, A.-M. (2014). Review of [La honte, indélébile / *La société comme verdict* de Didier Eribon, Fayard, « À venir », 276 p. / *Retour à Reims* de Didier Eribon, Fayard, « À venir », 247 p.] *Spirale*, (249), 64–66.

La honte, indélébile

PAR ANNE-MARIE DAVID

LA SOCIÉTÉ COMME VERDICT

de Didier Eribon

Fayard, « À venir », 276 p.

RETOUR À REIMS

de Didier Eribon

Fayard, « À venir », 247 p.

Quelles sont les limites d'applicabilité de l'analyse sociologique ? Peut-on retourner vers soi — ou plutôt, vers sa trajectoire sociale personnelle — les outils qui lui sont spécifiques ? La question a une portée autant méthodologique qu'éthique, puisque la relation intellectuelle du sujet chercheur à son objet de recherche est en jeu : si elle se voit réduite à une sorte de dialogue intérieur, autant dire à peau de chagrin, l'« objectivité » (relative bien sûr) si chère aux sciences humaines en prend un coup... Et pourtant, nul autre que soi n'est à même de saisir, dans leur multitude, leur variété et leur complexité, les déterminismes qui travaillent notre existence et pèsent lourdement sur chacun des choix que nous croyons « nôtres ». Mais le savoir théorique nécessaire à une telle introspection n'est pas à la disposition de tous : méthodologique, éthique, l'enjeu prend un tour politique. Si Pierre Bourdieu considérait *La distinction* comme un manuel à l'usage des dominés « pour se penser eux-mêmes et penser les mécanismes de la domination dont ils avaient été l'objet » (*La société comme verdict*), force est de reconnaître que bien peu d'ouvriers ou de chômeurs déscolarisés se sont livrés à l'exercice. En d'autres mots, le discours critique sur les couches les plus défavorisées de la population par elles-mêmes serait impossible, ou à tout le moins requerrait un détour obligé par la culture dite « légitime », de façon à assimiler le lexique et les concepts nécessaires à sa formulation.

Didier Eribon parle à cet effet de « langage de l'ennemi » ; le terme est fort, en ce qu'il désigne une véritable scission, une trahison vis-à-vis de soi et de ses origines. Toutefois, sa reconnaissance comme telle implique aussi un retour ou, dans les mots de Bourdieu, une « réappropriation » de celles-ci. C'est justement ce à quoi s'emploie ce sociologue dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, publiée de manière posthume en 2004, ou encore ce que tente, dans la sphère anglo-saxonne, Richard Hoggart lorsqu'il revient sur ses jeunes années au 33 *Newport Street*. Or, Eribon — malgré une affiliation bourdieusienne marquée et assumée — n'est convaincu par aucune des deux expériences : si la première est à son sens incomplète et trop centrée sur l'histoire individuelle, il reproche à la seconde sa nostalgie et un regrettable biais idéologique. Dès lors, sa propre démarche tient le milieu entre ces références repoussoirs, tout en s'alimentant à des sources étonnamment littéraires — au détour des pages, Michel Foucault, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir côtoient Paul Nizan, Marcel Proust, Marguerite Duras, Annie Ernaux et d'autres.

LE RETOUR

Dans l'excellent *Retour à Reims*, publié en 2009, Eribon effectuait un retour spatial, mais surtout réflexif, sur les lieux de son enfance et de son adolescence : un milieu populaire, pauvre de moyens et de culture, quitté progressivement au fil d'une

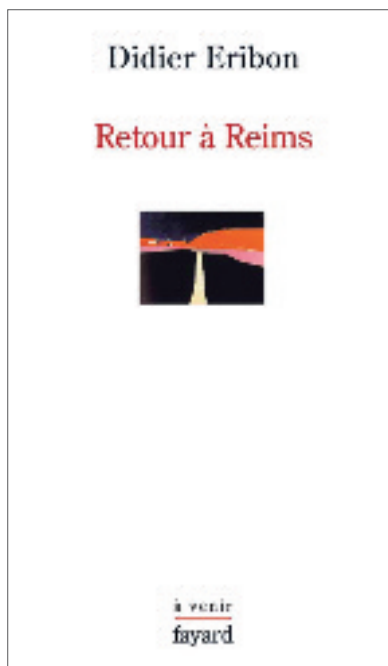


ascension sociale permise par la réussite scolaire. Véritable « transfuge de classe », selon l'expression consacrée, Eribon finit par rompre complètement avec sa famille ouvrière et provinciale, et par mentir à son sujet dans les mondes intellectuels parisiens dans lesquels il évolue désormais. Diplômé en philosophie, journaliste, puis sociologue et professeur à l'université, il écrit pourtant sur la honte et les mécanismes de domination ; dans le domaine sexuel cependant, comme les titres *Réflexions sur la question gay* (Fayard, 1999) et *Une morale du minoritaire*.

Variations sur un thème de Jean Genet (Fayard, 2001) le laissent deviner. Le départ pour la capitale, s'il a permis au sujet de « sortir du placard » en vivant son homosexualité, a aussi signifié son entrée dans « un placard social, c'est-à-dire dans les contraintes imposées par une autre forme de dissimulation, un autre type de personnalité dissociée ou de double conscience ».

C'est la mort prochaine de son père, atteint de la maladie d'Alzheimer, qui motive le retour et le livre qui s'ensuit. Entremêlant souvenirs, conversations avec sa mère, descriptions de photographies et analyses de situations, Eribon essaie de comprendre les motifs de sa fuite et, par le fait même, de se comprendre lui-même. Dans les deux premières parties, l'auteur reconstruit patiemment l'histoire des siens en remontant jusqu'à ses grands-parents, posant au passage un verdict très dur et non exempt de colère sur la reproduction de l'exclusion — ou auto-exclusion, mais les raisons et le résultat sont les mêmes — des classes populaires du système d'éducation primaire et secondaire et, donc, d'une part importante de la vie culturelle, professionnelle, etc., de la nation. Par le biais de l'exemple familial toujours, la partie médiane examine la question plus vaste du vote ouvrier : comment ce bastion communiste a-t-il pu appuyer massivement le Front national dans les années quatre-vingt, avant de se cantonner dans une droite plus « classique », mais tout aussi éloignée de ses intérêts ? Une redistribution du partage identitaire entre un « nous » et un « eux » s'est produit — l'ancienne opposition entre travail et capital a pris pour beaucoup un tour racial et raciste — et la faute en revient à une gauche trop molle qui est restée aveugle aux réalités de l'immigration comme de la montée du néolibéralisme économique.

Dans les quatrième et cinquième sections, Eribon, fort des acquis historiques à la fois individuels et collectifs des précédentes, revient sur son parcours personnel à partir de son entrée au lycée. Ce tournant marque le début de la rupture : Didier est le premier de la lignée à accéder à l'enseignement secondaire, contrairement à ses frères aînés et cadets. Brillant élève, il ne maîtrise pas pour autant les codes sociaux bourgeois de ses camarades et doit les assimiler sous peine d'être mis à l'écart : les lecteurs d'Annie Ernaux reconnaîtront la gémellité des trajectoires, qu'Eribon met également



à profit pour commenter et enrichir sa propre expérience. Si le type de pensée développée dans *Retour à Reims* emprunte davantage à la sociologie qu'à la littérature, en effet, la remémoration de plusieurs épisodes et leur agencement les uns aux autres relèvent d'une grammaire propre au récit de fiction. La tonte de la grand-mère du « narrateur » à la Libération, notamment, dont il n'a qu'une connaissance différée via sa mère, est relatée de manière indirecte, progressive, tâtonnante, comme pour thématiser la honte et le non-dit vécus alors : « Sans doute n'a-t-elle jamais oublié cette journée d'épouvante, les cris, les coups peut-être. Et les semaines qui suivirent, le temps que ses cheveux repoussent. » Au chapitre suivant, où le mot « tondue » est finalement lâché, c'est chez Marguerite Duras qu'Eribon trouve les ressources nécessaires pour appréhender le traumatisme, ses causes et ses conséquences pour une femme dont le véritable crime aura été de vouloir vivre comme elle l'entendait dans une société et un milieu profondément machistes.

LE RETOUR — BIS

La réflexion féministe est l'un des filons creusés davantage dans *La société comme verdict*, ouvrage qui se donne pour objectif, quatre ans après *Retour à Reims*, « d'approfondir le récit et les réflexions qui s'[y] entrecroisaient ». Les réponses opposées des

deux grands-mères à des conditionnements semblables — une situation commune dans l'espace social peut déterminer des positionnements différents — sont interprétées à la lumière du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, tandis que la vie de la mère est vue au travers d'*Une femme* d'Ernaux. Tout le fonctionnement de ce deuxième palier de l'autoanalyse d'Eribon est là : les faits énoncés et réfléchis de façon si lucide, si troublante dans *Retour à Reims* sont relus à l'aune de textes et, du même coup, mis à distance. Si certains parallèles ou disjonctions relevés sont intéressants — les variations sur le thème des mœurs libérées dans le cadre d'une morale rigide, notamment —, on peut regretter que le recours aux médiations théoriques ou littéraires n'ajoute rien, voire affadisse le propos initial déjà riche de références. Les rapports générationnels établis entre (grands-)mères et écrivaines, par exemple, perdent de leur pertinence lorsqu'on en vient à simplement comparer leurs dates de naissance et de mort : en ressortent des recoupements surprenants peut-être, mais somme toute anecdotiques.

L'« approfondissement » souhaité dans ce second volet s'apparente donc, au final, à une vaste explication de texte tripartite. L'organisation chronologique et thématique de *Retour à Reims* cède le pas à une division qui rappelle celle d'une bibliothèque : la première section commente Bourdieu, la seconde Ernaux en lien avec Beauvoir, et la dernière Nizan et Hoggart. Certaines conclusions de ces analyses croisées sont frappantes. La reproduction sociale qu'on a vue posée à partir de l'histoire familiale s'étend bien plus loin dans l'espace et le temps, en amont et en aval, ce qui permet à Eribon de condamner vivement et justement les jugements d'idéologues bien-pensants sur la supposée disparition des classes ou leur hypothétique « moyennisation ». Pour fines qu'elles soient, ces considérations n'en finissent pas moins par masquer l'objet premier de la réflexion : le retour sur le retour se mord la queue, comme le problématisent — de façon détournée, s'entend — les phrases parfois extraordinairement tortueuses. Les emboitements syntaxiques vertigineux et les parenthèses à n'en plus finir, s'ils permettent de subtiles catégorisations philosophiques ou sociologiques de l'entreprise en elle-même, apportent peu à la charge sociale et politique, parfois brute, mais ô combien

pleine et riche, qu'apportait son expression première. Dit autrement, si le contenu en est plus finement décortiqué, il s'en retrouve dilué plutôt que concentré.

RETOUR SUR IMAGE — LE NÉGATIF

Le constat déconcerte : ne nie-t-il pas l'ambition qui sous-tend l'ouvrage ? Oui, il faut l'admettre, et peut-être s'agit-il pour le lecteur d'interroger ce décalage et d'en dégager le sens plutôt que de le considérer simplement comme la marque d'un échec. *La société comme verdict* s'ouvre sur des considérations plastiques autour du choix d'une photo qu'a dû faire Eribon pour illustrer la version de poche de *Retour à Reims* : s'il s'est résigné à en fournir une à son editrice, il l'a tron-

quée de manière à effacer son père. C'est en quelque sorte pour annuler ce coup de ciseau — ne plus rien cacher — qu'il écrit son deuxième essai : « *On peut avoir écrit un livre sur la honte et n'avoir pas réussi à la dépasser. C'est qu'il s'agit d'un sentiment complexe : la honte est un entrelacs d'affects, dont il est difficile de dénouer et desserrer la trame. Il en subsiste toujours quelque chose dans l'effort même qui s'attache à désintégrer la réalité hontologique du monde social.* »

Eribon se lance donc sur la trace de cet intangible « *quelque chose* » ; mais le propre de celui-ci semble être de se dérober entre deux considérations théoriques, tandis que la marque du coup de ciseau demeure. La difficulté, voire l'impossibilité, de « tout dire » — c'est le but

qui est fixé — est mise en valeur par sa non-résolution : pas annihilée, certes, mais cernée pas à pas, selon un procédé qui rappelle l'exercice de citations quasi identiques auquel s'adonne Eribon dans ses méditations bourdieusiennes. Pour bien saisir la pensée du sociologue sur l'écrivain berbère Mouloud Mammeri, il compare plusieurs versions d'un même texte à la manière d'un généticien pour reconstruire, avec lui, son propos. De même, si Eribon ne surmonte pas cette « honte » qu'il place au centre de son expérience, il n'a de cesse de tourner autour pour finalement en tracer le portrait à l'envers, en négatif. C'est peut-être là son plus grand mérite : si l'auteur était parvenu à la surmonter, son trait aurait été moins obsessionnel, mais aussi, forcément, moins précis. ⊥

L'arc et l'archer



PAR HÉLÈNE DORION

AUTOBIOGRAPHIE DE L'ESPRIT d'Élise Turcotte La Mèche, 248 p.

Rares sont les livres, les essais surtout, qui contribuent à nous rendre plus *libres*, qui ne nous enferment pas dans un espace clos, dans une pensée refermée sur elle-même, et donnent plutôt à entendre une voix qui sait rester à l'écoute et une réflexion sans cesse en mouvement. *Autobiographie de l'esprit* d'Élise Turcotte est l'un de ces livres précieux.

Déjà, ce titre magnifique et juste résonne et accompagne la lecture de cet ouvrage qui se construit en quelque sorte avec nous et déploie sous nos yeux une véritable mosaïque. Élise Turcotte nous invite ici à entrer dans son atelier de travail. Elle dessine pour nous son

autoportrait. Il est fait de confidences, d'histoires, d'albums d'images, de poèmes, de rêves, de citations, de souvenirs, de réflexions, et les pièces nombreuses de cette « *maison de l'écriture* » s'interpellent, se juxtaposent et créent une figure vivante, portée par la quête qui habite l'auteure. « *Ton arc, tends-le, et n'attends rien d'autre que cette tension.* »

Voilà ce qui rend plus *libre*, et je ne saurais dire combien ce livre est à cet égard exemplaire. Essentiel.

Se tenir devant la page, c'est d'abord accepter de faire face au chaos, à l'incertitude, à l'intranquillité, à l'impossible même, c'est laisser l'inconfort et

la résistance nous habiter sans chercher à les fuir ou à les dissiper. Écrire demande de s'abandonner à la ruine et à l'échec toujours probable de cette construction de langage qu'est un texte. Car avant tout, c'est « *travailler entre la présence et la dissolution* » et tenter de « *dire à la fois la sensation de distance et les liens entre les choses* ».

Je me sentais déjà en intime résonance avec l'œuvre d'Élise Turcotte. Cette *Autobiographie de l'esprit* m'interpelle fortement par sa façon de déplacer les habituelles questions de création, de revisiter des thématiques comme la mort — « *condition d'existence de la vie* » — ou l'enfance, et surtout de lier